veau la quitude dans laquelle vous vous plaisez et que des malheurs récents ont déjà bouleversée.

François Valencourt se redresse brusquement.

Il y avait dans le ton de l'Anglaise une intonation agressive presque insensible. Ce n'était qu'une nuance. Il la devina pourtant.

—Que voulez-vous dire? demanda-t-il, en fronçant le sourcil.

—Rien, répliqua-t-elle, si ce n'est que votre tranquillité, déjà bien diminuée depuis quelques semaines, sombrerait entièrement si je m'obstinais à vous prêtes ou vous racontant ce que vous voulez savoir.

—Oh! ne craignez rien, fit-il avec un geste hautain, le repos du marquis de Blangy n'est pas à la merci d'une aventure de cette sorte, si curieuse qu'elle puisse être d'ailleurs.

—Vous me rassurez et je commence.

—Je vous écoute.

—Cette histoire a deux parties. Je vais vous conter seulement la première.

—Et l'autre?

—Nous continuerons demain.

—Comme il vous plaira.

—Il y avait autrefois, cela remonte à une vingtaine d'années, vingt-cinq peut-être, peut-être plus, un vieux sénateur qui était fort riche et célibataire. Ce sénateur, d'une ancienne famille, possédait entre autres propriétés, un domaine patrimonial en Bourgogne....

François Valencourt avanga son torse inaigre.

—Vous dites?

—Je dis en Bourgogne.

—Continuez.

—Ce sénateur se composa d'un vaste château et de grandes soies. Le sénateur, fort âgé à cette époque, avait pour voisin, mais à l'extrémité de ses forêts, un colonel en retraite....Ce colonel était Corse d'origine, des environs de Sartène, l'arrondissement le plus sauvage sans contredit de cette partie sécuvaire de la Corse....là-bas on dit la vendetta....Le sénateur avait deux neveux ....le colonel une fille.... Le sénateur était riche, le colonel était pauvre, mais un jeune homme, fils appelé à recueillir une succession considérable, pouvait aimer une fille sans dot. C'est ce qui arriva. Un des neveux du sénateur, le plus jeune, mais le plus beau, le plus généreux, le plus chevaleresque, s'éprit de la fille du colonel. Cette fille était très belle, très bonne et très noble de cœur. Elle s'appelait Madeleine.... Son amant se nommait Philippe!

La lumière de la lampe placée sur la cheminée du cabinet et rabattue par un large abat-jour de soie tombait d'aplomb sur le visage du marquis. Il se décomposa. Une expression de férocité inouïe, pareille à celle du loup acculé dans son tort s'y imprima.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

Cette fille, c'était l'enfant.

Mais d'où sortait-elle? Qui était-elle? Elle regarda le marquis de ses grands yeux limpides et lui demanda:

—Vous l'avez poursuivie?

—Certes.

Le sénateur et le colonel se haïssaient. Pourquoi? Il serait trop long et d'ailleurs inutile de l'expliquer. Les deux amants essayèrent d'éteindre cette aversion.... ils firent du moins quelques tentatives pour parler de l'entraînement qui les poussait l'un vers l'autre. Ces tentatives échouèrent. Ils comprirent qu'un mariage entre eux ne serait pas permis. Ils s'aimaient au point de tout sacrifier à cet amour quand une catastrophe les surprit. Le colonel était clairvoyant. En apprenant que la fille avait été déshonorée par le neveu de l'homme qu'il exécrait, il se suicida. Ce suicide fit quelque bruit. Vous devez vous en souvenir?

François Valencourt reprenait son sang-froid. Un danger connu est moins à redouter qu'un danger inconnu.

—Allez toujours dit-il.

—Libre dès lors, Madeleine qui adorait son amant et qui était mère céda à tous ses caprices. Elle vint à Paris et ne fut qu'après la naissance d'un second enfant, un dix, que Philippe, entraîné jusque-là dans le courant de la vie mondaine, apaisa les scrupules de celle qu'il adorait en contractant avec elle un mariage secret.... Philippe.... devait un prêtre.... selon l'usage du pays.... à San-Julia, près de la frontière française.

—Après? dit encore François Valencourt en se mordant les lèvres pour garder son calme apparent.

—L'amant de Madeleine devenu son mari cachait son mariage à son oncle, le sénateur. Il avait tort....

—Pourquoi?

—Son oncle l'aimait autant qu'il méprisait son autre neveu.... et il lui aurait tout pardonné, même ce mariage....

—Qu'en savez vous?

—Je le sais.... mais c'est un détail insignifiant. Tout a une fin. La vie de prospérité du sénateur devait finir comme les autres.... Un soir, au moment où son neveu Philippe venait de le quitter, il fut terrassé par une attaque d'apoplexie. Philippe courait à Passy chez sa femme. Pendant qu'unÉdale servitour allait le prévenir, le sénateur expira. Vous aisje dit qu'il était aussi marqué?

—Arriver au but!

—Etes-vous donc si pressé?

—Cette histoire m'intéresse au plus haut degré..... dit-il en feignant l'indifférence.

—Elle deviendra plus intéressante.... soyez-en sûr.

—Je vous écoute.

—Alors il se produisit une sinistre catastrophe. Il était minuit. Le fiacre qui ramenait à Paris Philippe et son domestique était conduit par un fou. Il se brisa au Cours-la-Reine. Une demi-heure après, Philippe expirait. Etait étendu auprès de son oncle mort. La soirée se passait dans le grand salon de l'hôtel, un des plus beaux du faubourg Saint-Germain.

La jeune fille se leva et, montrant du doigt le salon voisin, dit:

—C'était là.

François Valencourt demeura impassible en apparence, mais ses lèvres frémissaient et un tremblement convulsif l'agitait des pieds à la tête.

—Philippe agonisait, reprit la jeune fille, mais il gardait toute sa raison. L'oncle avait trahi ses préférences au dernier moment en l'appelant et en repoussant son frère. Lorsque Philippe fut poussant son frère. Lorsque Philippe fut sur le point d'expirer, il recommanda sa femme et ses enfants à l'autre qui s'appelait François et vit encore. C'est la femme de François qui m'a raconté elle-même à la veuve de son beau-frère. François resta muet et ne promit rien. Philippe mourut. Resté seul maître de l'hôtel du sénateur, François fouilla les meubles—ce secrétaire sur lequel vous vous appuyez—prit le testament qui le contenait et vola ainsi aux enfants de Philippe la fortune de leur oncle. Puis, le lendemain, au point du jour, il fouilla le secrétaire de son frère et vola à Madeleine et à ses enfants la fortune de leur père et jusqu'à leur nom, car il enleva seul l'acte de mariage de leur mère. Il brûla tous les titres. Avec l'aide d'un misérable avoué, on attira Madeleine chez une femme dont je ne veux pas parler....Elle a beaucoup souffert jadis, beaucoup souffert depuis quelques jours et souffrira davantage demain.

François Valencourt devint livide.

—Demain! interrompit-il. Pourquoi?

—Patience.... Cette femme jeta les lettres au feu et outragea cruellement une rivale qui ne l'avait ni de l'autre tort que celui d'être aimée. Quelque temps après, Madeleine mourut. Elle eut une fin tellement lamentable que je n'y veux pas reporter ma pensée. Elle laissait ses enfants abandonnés à la charité d'un homme de cœur qui est devenu fou de chagrin et s'est fait tuer de désespoir, bravement, devant l'ennemi.

C'est là, monsieur le marquis, la première partie de l'histoire. Comment la trouvez vous.

—Dangereuse pour celle qui la connaît, dit froidement François Valencourt en dardant l'éclair glacé de son œil gris sur la jeune fille.

Elle sourit et secoua la tête.

—Si je vous craignais, je ne la raconterais pas, répondit-elle. Il y a quelques jours, j'avais gardé le silence. Aujourd'hui.....vous êtes perdu....perdu sans ressources.... Et si quelqu'un peut vous sauver....c'est moi.

Il se leva d'un bond et lui étreignit le bras avec une violence extrême.

—Qui donc es-tu, demanda-t-il, toi qui oses me braver chez moi, toi qui ne crains pas de me menacer?

Elle se dégagea sans effort et croisa les bras sur sa poitrine.

—Je n'ai pas besoin de vous menacer, dit-elle, et je n'ai rien à faire pour hâter votre chute. Vous l'avez dit: le deuil est entré dans votre maison. Tout croule autour de vous.... Demain, vous-même, vous ne serez plus debout....

—Prends garde!

—Il est trop tard.....

—Peut-être.....

—Quand même vous me tuerez comme vous avez tué ce misérable de Varnes....

—Malheureuse!

Elle acheva tranquillement:

—A quoi sela vous servirait-il?

Elle répéta:

—Vous êtes perdu!

Et avec une sorte de solennité:

—Pas par moi, monsieur le marquis, par vos propres fautes.... Il vient toujours un moment où le brisinal s'affole et se livre. Voulez-vous un conseil?

—De vous?

—Pourquoi pas? J'y mets peut-être une générosité dont vous ne soupçonnez pas la grandeur.

—Parle donc.

—Faites-vous justice.

—Comment?

—Il y a deux moyens pour un homme de cœur!

—Je ne prends conseil que de moi-même.

—Soit.

—Ton nom?

—Je vous ai dit: demain. Bonne nuit, monsieur de Blangy!

—Tu ne sortiras pas.

—Je sortirai.

Il se plaça entre elle et la porte.

—Non! pas avant que je ne sache tout.

—Je sortirai et vous allez me livrer passage de vous même.

—Tu crois?

—J'en suis sûre on c'est que vous seriez le plus vil des hommes....plus misérable encore que je ne puis vous croire.....malgré tant d'infamies.

Elle étendit le bras vers la pendule.

—Il est une heure quinze, dit-elle. Si je ne suis pas dans un quart d'heure près de votre fille, si je ne passe pas la nuit auprès d'elle, elle sera morte!

—C'est donc là le mal inconnu dont elle est frappée....Le poison....

—Peut être!.... J'ai beaucoup voyagé.... Un Indien des Guyanes la sauverait sans peine. Tous vos docteurs la laisseront mourir. Il est inutile même de les avertir. Laissez-moi passer.... Je vous hais bien, monsieur le marquis, mais vous êtes tombé si bas que je vous plains presque.... Sans moi vous seriez déjà à Mazas! J'arrête des bras qui sont prêts à vous frapper.... et je vous sauve de la honte comme je sauverai votre fille de la mort.... Laissez moi passer! Et puisque j'ai le temps encore, je veux vous donner une satisfaction. Vous m'avez demandé mon nom. J'en ai deux. Voici le premier!

Elle s'approcha tout près de son visage et lui dit:

—Je m'appelle la vengeance, la vendetta. Faites-moi place! Demain vous saurez l'autre!

Il s'écarta sans prononcer une parole et d'un pas oblique, il regagna le fauteuil, devant son bureau.

Il demeura un instant inerte, éperdu, l'œil hagard, les cheveux hérissés sous les crispations de son doigt crochus.

Puis il ouvrit machinalement le secrétaire, enleva les tiroirs placés au fond dans une sorte d'excavation à peu près parallèle à un tabernacle d'autel.

Et dans un angle, il toucha un ressort invisible.

Le panneau du fond s'écarta et découvrit une cachette peu profonde.

Cette cachette contenait quelques papiers avec lesquels il se mit à jouer d'un geste automatique et machinal.

Il comptait et recomptait ses titres.

Il ne pensait plus à Madeleine.

Il ne pensait plus à son neveu.

Il ne pensait plus à son oncle.

Il ne pensait plus à son frère Philippe.

Il ne savait plus que cet homme qu'il avait tué.

Il ne pensait plus à son crime.

Il ne pensait plus à son remords.

Il ne pensait plus à son avenir.

Il ne pensait plus à son passé.

Il ne pensait plus à son présent.

Il ne pensait plus à son nom.

Il ne pensait plus à son titre.

Il ne pensait plus à son rang.

Il ne pensait plus à son pays.

Il ne pensait plus à son Dieu.

Il ne pensait plus à son âme.

Il ne pensait plus à son salut.

Il ne pensait plus à son salut.

Le Breton pourvoyait:

—J'ai été fort étonné de voir cet étranger réparaître dans le voisinage, juste en face de l'hôtel.... C'est monsieur qui lui a loué un appartement.

—Que veut-il?

—Le domestique, un mulâtre, ne l'a pas dit.

—Je ne le recevrai pas aujourd'hui.

—Il insiste.... Il paraît qu'il veut apprendre à monsieur le marquis des choses qui l'intéressent.

—C'est impossible.

—Le domestique l'affirme.

—C'est bon, on verra. Est-ce tout?

—Non, monsieur. Il y a aussi un petit homme, gros et de bonne figure, qui s'est présenté il y a cinq minutes.....

—D'où vient-il?

—De Bourgogne.....Une manière de paysan qui semble costaud, un vigoureux riche.....C'est moi qui le suppose.

—Son nom?

—Il ne l'a pas donné. Il a dit que c'était inutile, que monsieur le marquis ne le connaissait pas, qu'il reviendrait. Il y avait un autre homme, très brun, qui lui faisait signe de la rue.....J'étais chez le concierge.

—Comment est cet homme de la rue?

—Petit comme l'autre, mais maigre comme un clou, nerveux comme un acrobate et noir comme un corbeau. Ce doit être quelqu'Espagnol ou un Italien!....

Joson Kerhoët surpris un nouveau frémissement chez son maître.

Ce mot d'Espagnol lui rappelait une autre épisode du passé, le mariage de son frère à San Julia.

Le Breton n'était pas au bout de ses nouvelles.

—Il y a aussi Jean Rigaud, reprit-il.

—C'est bon, je sais.

Il ouvrit machinalement le secrétaire, enleva les tiroirs placés au fond dans une sorte d'excavation à peu près parallèle à un tabernacle d'autel.

Et dans un angle, il toucha un ressort invisible.

Le panneau du fond s'écarta et découvrit une cachette peu profonde.

Cette cachette contenait quelques papiers avec lesquels il se mit à jouer d'un geste automatique et machinal.

Il comptait et recomptait ses titres.

Il ne pensait plus à Madeleine.

Il ne pensait plus à son neveu.

Il ne pensait plus à son oncle.

Il ne pensait plus à son frère Philippe